DÉPOT LÉGAL
Tarn
N° 4
1872

DÉVASTATION DE L'ALBIGEOIS

PAR LES

COMPAGNIES DE MONTLUC

EN 1537

—

CHRONIQUES

TIRÉES

DES ARCHIVES COMMUNALES DE LA VILLE D'ALBI

PUBLIÉES ET ANNOTÉES

PAR

ÉMILE JOLIBOIS

ARCHIVISTE DU TARN.

ALBI
IMPRIMERIE ERNEST DESRUE
1872

DÉVASTATION DE L'ALBIGEOIS

PAR LES

COMPAGNIES DE MONTLUC

EN 1537.

Les chroniques que nous publions sont inédites. Il s'agit du passage des compagnies de Blaise Montluc dans l'Albigeois et des brigandages de toute sorte qu'elles y ont exercés.

Il n'y aurait rien d'étonnant qu'une part de responsabilité retombât sur le chef de ces compagnies, qui a mérité par sa cruauté le nom de *Boucher royaliste;* mais il fut complétement étranger à ces brigandages, et *tout l'honneur* en revient à son jeune frère Joachim.

Blaise Montluc venait de lever deux compagnies en Gascogne pour aller en Piémont au secours de Turin. Il avait pour lieutenant le capitaine Mérens.

Arrivé à Toulouse, il prit la poste, afin de pouvoir rejoindre plus tôt le grand maître à Lyon, et laissa ses compagnies à son lieutenant; mais il n'arriva pas à temps, et le roi lui ordonna d'aller rejoindre ses compagnies et de se rendre avec d'Ambres là où Chavigny leur commanderait. C'est ici que doit se placer l'aventure de l'Albigeois, et voici ce qu'en dit Montluc dans ses *Commentaires :*

« Estant moy à Marseille, feuz averty que mes deux compaignies c'estoinct débandées. Et, comme l'ambition du monde est grande, mon frère, monsieur de Lioux, manda à mon lieutennent qu'il l'attandist, temporizant par le pays, et qu'il rassembloict une compaignie, et soubz ombre des deux miennes, il marcheroict. Mon lieutennent mal advisé s'y accorda, non obstant la promesse qu'il m'avaict faicte de fere cinq lieues le jour. Et comme mon dict lieutennent eust laissé le grand chemin et torné devers Albigeois pour temporizer, se rendist devant une ville nommée l'Isle, où les habitans d'icelle luy reffuzarent les portes; que feust cause qu'il y donna l'assault et l'en emporta. Mendict frère, qui estoict à une journée de luy avecques sa trouppe, n'y sceut arriver que cella ne feust fait. Et, après quilz eurent saccagé ladicte ville, ilz eurent si grand craincte de marcher que tous se desbandarent. Ung chef ne doict guières abandonner sa trouppe, si ce n'est par grande occasion. Le désir que j'avois d'estre des premiers me fit quitter la mienne; ce qui feust cause de ce désor-

dre. Et feuz contrainct de redresser deux aultres compaignies en Provence (1). »

D'après ce récit, l'aventure n'aurait rien de bien extraordinaire pour l'époque, et l'auteur a soin de disculper son frère; mais nous verrons que les compagnies ne se sont pas contentées du sac de Lisle, qu'elles ont traversé tout l'Albigeois en pillant, et qu'alors Montluc le jeune était à leur tête.

Les Montluc dont il est ici question étaient fils de François de Lasseran de Massencome, seigneur de Montluc. Blaise, l'aîné, fit une guerre terrible aux calvinistes et reçut de Henri III le bâton de maréchal de France; mais une affreuse blessure qu'il avait reçue au visage pendant le siége de Rabastens (2), en 1570, l'obligeait de porter toujours un masque. « Il eut deux frères, dit Brantôme, l'un, M. de Lyoux, qu'on appelloit le jeune Montluc, qui fut aussi un brave gentilhomme et fort habile. Mais qui l'a esté plus que les deux frères, — ça esté M. l'évesque de Valence, fin, délié, trinquat, rompu et corrompu autant pour son savoir que pour sa pratique (3). »

Jean de Montluc, évêque de Valence, est surtout

(1) *Commentaires*, édition de la *Société de l'Histoire de France*, tome I, page 129.

(2) *Rabastens*, diocèse de Tarbes, aujourd'hui chef-lieu de canton des Hautes-Pyrénées, et non Rabastens du Tarn, comme le veulent plusieurs commentateurs.

(3) Brantôme, tome IV, page 45, édit. de la *Société de l'Histoire de France*.

célèbre par les nombreuses ambassades qu'il remplit dans les différentes cours de l'Europe; il se maria clandestinement et eut un fils naturel, Jean, mort en 1603, qui fonda la branche des seigneurs et marquis de Balagny. Ce Balagny avait épousé en premières noces Françoise d'Amboise, fille de Jacques, seigneur de Bussi, et de Catherine de Beauvau; il en eut plusieurs enfants, entre autres Jeanne, mariée à son cousin Charles de Clermont-d'Amboise, puis au président de Mesmes.

Mais nous n'avons à nous occuper ici que du jeune Montluc, Joachim, seigneur de Lioux. Il était le digne frère de ses deux aînés, et les hauts emplois, les dignités qui ont été accordés à ces gentilshommes nous donnent une bien triste idée de la société d'alors (1).

Un jour, le jeune Montluc rencontre le curé de Gimbrède (2). Il lui cherche querelle, le provoque en duel et, sur le refus du curé, il jure de le tuer à la première occasion. Joachim avait alors vingt ans à peine, et il avait réuni dans son château plusieurs gentilshommes d'armes et leurs serviteurs, gens de sac et de corde comme lui, qui étaient la

(1) François de Montluc avait épousé en premières noces Ameline de Trais et, en secondes noces, Françoise d'Estillac de Montdenard. Blaise et Jean étaient nés de la première femme, Joachim de la seconde.

(2) *Gimbrède*, canton de Miradoux, arrondissement de Lectoure (Gers).

terreur des environs. A quelque temps de là, il sort de son repaire avec ses gens « armés et enbastonnés de piques, gibelines, arquebuses, arbalètes, épées, rondelles et autres harnais de guerre », et se jette sur une métairie du voisinage, sous le prétexte d'y arrêter, par ordre, un sieur Simon Dubos qu'il n'y trouve pas. De là, il se rend dans une autre métairie, où il s'attable avec sa bande, en compagnie d'un prêtre nommé Pierre Trymelle. On boit, on joue, on cause, la conversation s'anime : — Frère Pierre, dit enfin Montluc, voulez-vous la cure de Gimbrède ? — Mais, Monseigneur, elle n'est pas libre; elle est possédée par le frère Georges Maves. — Que vous importe ! on saura bien vous la livrer. — Messire Géraud Goulard et le curé sont-ils à Gimbrède? — Oui, Monseigneur. — Par la mort Dieu ! si je le trouve, je le tuerai ce champi maudit sans rémission, répond notre jeune seigneur. — En effet, la noble compagnie prit le chemin de Gimbrède; mais, à son approche, les habitants fermèrent les portes de la ville et barricadèrent leurs maisons. Montluc, furieux, ordonna l'assaut. — Les vilains, s'écria-t-il, nous ont fermé leurs portes; mais par le sang, mort, cap et plague de Notre-Seigneur, nous aurons ce que nous demanderons, dussé-je mourir à la place ! — Les portes furent enfoncées et les maisons pillées. Celle du curé résista seule et repoussa l'assaut de l'ennemi, qui laissa un des siens sur le carreau. Il fallut battre en retraite; mais, le lendemain, à minuit,

Montluc revient avec plus nombreuse compagnie et, étant entré dans le village par escalade, il va droit cette fois à la maison de Goulard, qui était un chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Il force l'entrée et, pour obtenir les clefs des appartements, il fait mettre à la torture le serviteur du chevalier. La maison fut livrée au pillage; mais Goulard et son neveu Bernard s'échappèrent par une fenêtre qui donnait sur le jardin. Alors, nos forcenés se dirigent vers le presbytère. Arrivés au cimetière, ils en trouvent l'entrée défendue par deux serviteurs du chevalier Goulard : Pierre de Cardaillac et Guillaume de la Vère. Après une lutte acharnée, ces deux serviteurs restèrent prisonniers et furent garrottés. Plus loin, un autre défenseur du presbytère fut tué d'un coup d'estoc à travers le corps; mais l'alarme était donnée; tout le village était sur pied et les brigands durent battre en retraite. Ils se frayèrent un passage en brisant les portes de la ville et reprirent en désordre, mais chargés de butin, le chemin du château de Lioux.

Le curé de Gimbrède venait d'échapper pour la seconde fois à la fureur de Montluc. A quelque temps de là, il fut de nouveau attaqué par ce jeune seigneur sous les murs du château de Cuq; mais, cette fois encore, il lui échappa, grâce à la vaillance de son serviteur, qui laissa à l'ennemi son cheval et son arbalète.

Et le frère de Maves n'était pas seul en butte à

la férocité de Joachim Montluc, qui assaillit un jour un seigneur de la contrée et le laissa mourant sur le terrain. Alors la justice s'émut, et le juge-mage d'Agenais se mit en campagne; mais Montluc lui résista et le força de rentrer à Astaffort (1). Cité à comparaître en personne, il battit le sergent Grand-Jésus, porteur de la citation. C'est alors, après ces beaux exploits, qu'il alla rejoindre les compagnies de son frère et qu'il dévasta l'Albigeois.

C'était en 1537, au mois d'octobre. D'après un *mémoire*, que nous publions comme complément de la chronique rimée, les bandes de Montluc se présentèrent devant Lisle le 4 de ce mois. Elles restèrent assez longtemps entre Lisle et Gaillac, car c'est seulement le 24 que nous les retrouvons sous les murs d'Albi, d'où elles furent repoussées, laissant plusieurs des leurs entre les mains de la justice. Le lendemain, les fuyards pillaient Fréjairolles, Labastide, Dénat et Fauch, se dirigeant sur Réalmont; mais on avait armé contre eux; ils ne purent rien sur cette ville; poussés l'épée dans les reins, ils furent écrasés au bac de Saïx et noyés en grand nombre dans l'Agoût. Ici, nous nous abstenons des détails, car ils font l'objet du *mémoire* et de la *chronique* que nous publions.

On comprend la terreur que cette invasion répandit dans l'Albigeois. Les paysans abandonnaient la cam-

(1) Chef-lieu de canton de Lot-et-Garonne.

pagne et se réfugiaient dans les villes. Le 29, le conseil communal d'Albi se réunit et, sur la proposition du consul Bermond, il ordonna la réparation immédiate des fortifications de la ville et l'acquisition de 150 arbalètes, 50 arquebuses, 12 arquebuses à fourchette, 100 fers de pique et 100 hallebardes. Le riche marchand Sauvail se chargea de faire venir les armes d'Allemagne par Lyon, dans le délai d'un mois, moyennant deux sous par livre de bénéfice, et il prêta, moyennant un sou par livre, l'argent nécessaire pour la réparation des murailles.

Ces précautions étaient nécessaires, car ceux de nos aventuriers qui avaient échappé à l'écrasement de Saïx étaient restés dans le pays, épiant le moment de la vengeance, et une pièce que nous avons déjà publiée (1) prouve qu'ils y étaient encore cinq ans plus tard. C'est une supplique des diocésains d'Albi au gouverneur de la province, pour obtenir protection contre les *malvivans* qui couraient le pays et pillaient les campagnes. « Et encores, disent-ils, en y a de la compagnie de ceulx qui firent l'expédition à Lisle d'Aulbigeois, qui viennent autour du dit diocèse pour encores soy venger et domaiger les diocésains et habitans, combien que par leurs pilleries et estourcions les ayent tant affligés que sont contraincts à délaisser leurs labouraiges. » Ils demandent que toutes les villes closes, qui sont ruinées, soient

(1) *Annuaire du Tarn*, année 1862, page 233.